

Vices et vertus de l'exotisme

Éroshima de Dany Laferrière, Montréal, VLB éditeur, 1987, 171 p., 12,95\$.

Rumeurs de la haute maison de Gisèle Villeneuve, Montréal, Québec/ Amérique, 1987, 320 p., 16,95\$.

Les vingt-quatre heures du clan de Josette Labbé, Montréal, Pierre Tisseyre, 1987, 216 p., 12,95\$.

Jean-Roch Boivin

Number 49, Spring 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38570ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, J.-R. (1988). Review of [Vices et vertus de l'exotisme / *Éroshima* de Dany Laferrière, Montréal, VLB éditeur, 1987, 171 p., 12,95\$. / *Rumeurs de la haute maison* de Gisèle Villeneuve, Montréal, Québec/ Amérique, 1987, 320 p., 16,95\$. / *Les vingt-quatre heures du clan* de Josette Labbé, Montréal, Pierre Tisseyre, 1987, 216 p., 12,95\$.] *Lettres québécoises*, (49), 27–29.

par Jean-Roch Boivin

Vices et vertus de l'exotisme

Éroshima de Dany Laferrière, Montréal, VLB éditeur, 1987, 171 p., 12,95\$.

Rumeurs de la haute maison de Gisèle Villeneuve, Montréal, Québec/Amérique, 1987, 320 p., 16,95\$.

Les vingt-quatre heures du clan de Josette Labbé, Montréal, Pierre Tisseyre, 1987, 216 p., 12,95\$.

J'imagine quelqu'un qui n'aurait jamais lu de romans québécois. Supposons un étranger, francophone bien sûr, qui voudrait des romans récents de nouveaux auteurs. Dans le jardin littéraire québécois poussent maintenant, et surtout en hiver, des essences si variées, si nombreuses que je ne saurais choisir. Évidemment, je pourrais me rabattre sur la liste des best-sellers. Depuis quelques mois, il arrive souvent que les titres québécois s'y arrachent la majorité des places. Depuis 1980, à ma souvenance, ça s'est peu vu. Avant, pour ma part, je butinais beaucoup ailleurs. Maintenant, ce jardin, j'en fais mes délices, toujours surpris de m'y égarer. Je n'y reconnais plus les pompons des immortelles.

Je pourrais lui faire une brassée de bons gros romans : *Il y aura toujours des printemps en Amérique* de Louis-Martin Tard, que je n'ai pas lu, pourrait lui faire, à «mon francophone», le portrait des origines. Là-dessus, les deux tomes des *Filles de Caleb* d'Arlette Cousture ou d'*Au nom du Père et du Fils* de Francine Ouellette, au choix, donneraient un portrait de famille plus récent. Et pour bien le brancher, il y aurait *Maryse* et *Myriam première* de Francine Noël, indubitablement les romans les plus représentatifs des années 1980. Trois auteurs, sans quitter la liste des best-sellers. Mais alors, mon francophone n'aurait pas besoin de moi.

Je tricherais plutôt. Je lui ferais un bouquet surprenant de ces trois livres que j'ai lus à la suite. Dernières fleurs



Dany Laferrière



Gisèle Villeneuve



Josette Labbé

cueillies. Qui n'ont rien en commun que de fleurir dans le même jardin. Cela donne les japonaiseries cent pour cent pure peau du roman *high tech* de Dany Laferrière et le pure laine rêche de Josette Labbé, la Beauceronne. Cela donne un roman pas fatigant à faire, pas fatigant à lire. Cela en donne un difficile à écrire, mal équilibré mais robuste. Doux-amer. Mais surtout, pour donner au bouquet sa superbe efflorescence, ces *Rumeurs de la haute maison* de Gisèle Villeneuve, une Montréalaise qui vit en Alberta depuis dix ans et qui, dans son tout premier roman fait preuve d'une remarquable compétence littéraire. Les deux autres romans ont l'air d'asperges décoratives dans ce bouquet. Pourtant, ce sont des seconds romans pour Laferrière et Labbé. Lui se vend bien et ses livres aussi. Il s'est créé un style. Ce n'est pas négligeable. Elle, Josette Labbé, s'était mérité le (feu) prix Esso en 1982 avec *Jean-Pierre, mon homme, ma mère*. Josette Labbé n'a pas le don des titres, son éditeur non plus puisque ce second roman a le même handicap. Dany Laferrière lui, s'y connaît. Je le soupçonnerais d'ailleurs de trouver d'abord le titre et d'écrire le roman d'après lui. Et pourquoi pas? Mais mon francophone, qu'en dirait-il? Séduit par la qualité et l'intérêt du roman de Gisèle Villeneuve, il aurait sans doute une violente envie de le traduire dans sa seconde langue (les francophones, n'étant pas des Français, en ont souvent deux). Je gage qu'il trouverait Josette Labbé exotique comme un sapin et difficile à traduire. Quant à Laferrière, c'est conçu pour l'exportation.

Finis les tapis volants

À l'ère du futon, les tapis volants c'est fatigant. Mieux vaut laisser les femmes virevolter et attendre la fin du monde sans bouger de son matelas. Il l'a l'affaire, le gars! Le gars, le narrateur, c'est un Noir *supercool*. Très bon chic bon genre. Écoutons-le, confidentiellement :

Je ne connais pas de plus vif plaisir [...] que celui qu'on trouve à s'asseoir à la terrasse d'un café pour siroter un verre de vin vers deux heures de n'importe quel après-midi d'été. Je dis deux heures pour être sûr du soleil et des filles. On s'assoit et on regarde. C'est l'unique règle. ON regarde passer les filles. QUI VEUT ENCORE PENSER QU'AND IL SUFFIT DE LAISSER FAIRE LES PIEDS. On regarde et on boit du vin. Le temps passe. La lumière du jour se dégrade. Les phares des voitures deviennent plus rutilants. On dirait des pépites dans la nuit. Tant mieux, cette tristesse dans l'air fait très chic avec le vin. (p. 47)

Très chic, n'est-ce pas? Le roman est construit comme une espèce de party. Construction minimale. À cause des noms japonais et des personnages à surface de papier glacé, j'ai eu de la peine à m'y reconnaître dans toutes ces saute-relles qui s'escriment autour de ce Noir au charme infailible. C'est pas ordinaire! Mais, attendez que je me rappelle, y a-t-il d'autres hommes dans ce roman? Ah oui. Il y a Norman Mailer qui n'y donne pas sa meilleure performance. Roman aéré, elliptique, tout écartillé entre Outremont, vu de l'avenue du Parc, et Manhattan, vu d'un loft, forcément, piqueté de japonaises nées à Vancouver où n'importe où, à l'ombre de la bombe qui s'appelait Rita Hayworth, merci de me le rappeler, j'ai longtemps cru qu'elle s'appelait Emmanuele Riva. Pauvre nègre blanc perdu que je suis!

Je n'y ai rien compris à ce roman sans trame où les noms célèbres, les titres de chapitres fulgurants, dégouttent comme la sueur du front de l'écrivain. Qui écrit : «méringues» (p. 154), «neurones» (p. 131) et Gloria Steinen (p. 15). Qui sait poser les vraies questions : «Que faire d'une dingue sensuelle quand il pleut?» (p. 26); «Pourquoi, dès qu'une fille ferme une porte de salle de bains, entend-on toujours l'eau couler?» (p. 95)

Cet érotisme-là me laisse froid. J'ai pas le chic.

Une île comme Terre des Hommes

Le prologue du roman de Gisèle Ville-neuve établit un horizon de mystère. Nous voyons des hommes mourir doucement, ensevelis dans l'oubli par les neiges himalayennes. Puis au premier chapitre nous revenons au pays. Colette va reconduire sa fille Jeanne à travers les glaces de la rivière dans cette famille nombreuse où l'on vit de façon encore primitive, où elle passera ses hivers pendant que sa mère va courir le vaste monde avec son oncle Albert, pour filmer des documentaires.

— N'aie peur de rien, Jeanne. Sois aux aguets, ne laisse personne te dominer, mais sois ouverte au monde. Apprends, apprend. Toujours. C'est tout ce qui compte. Sois un titan ma fille! (p. 18)

Jeanne était trop jeune pour comprendre les mots, mais le message l'a marquée. Elle voudra toujours tout comprendre, à tout prix. D'abord chez les Duhamel où la vie est rude et mesquine. Les étés, auprès de sa mère, elle appren-

dra le merveilleux et la découverte. Un jour n'ayant pas depuis longtemps reçu de nouvelles ni surtout d'argent de Colette, le père Duhamel amènera Jeanne chez son autre oncle, Oscar qui ne soupçonnait pas l'existence de cette «bâtarde» de sa sœur, ainsi que l'appelle Flora, sa tragédienne de femme qui déteste les enfants. Alors commence pour Jeanne l'aventure de la haute maison. L'oncle Oscar est un artiste visionnaire qui, sur une île du Saint-Laurent en face de Montréal, a voulu

créer une sorte de village global, un village où la caverne des troglodytes de Turquie centrale côtoierait le yurt [...] Mélanger les styles depuis ceux de l'Himalaya jusqu'à ceux des plaines tropicales et des déserts, c'était la vision d'Oscar. (p. 130)

Là aussi vit l'énigmatique tante Rolande qui a passé sa vie dans un fauteuil roulant mais a cultivé chez Oscar, Colette et Albert un goût d'Orient entretenu avec la même discrète attention que ses herbes en pot. Jeanne fera la connaissance de Rachel sa cousine, dont le père est parti avec sa mère. C'est alors que le roman prend son vrai virage. Quand, petit à petit, se noue entre les deux cousines une amitié tumultueuse (elles sont si différentes) et fidèle.

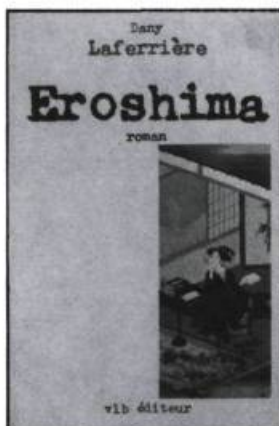
C'est par Rolande qu'elles apprendront, bribe par bribe, l'histoire des Boutin, leurs ancêtres qui vivaient dans une île disparue à l'embouchure du Saint-Laurent. Ils étaient polygames et libertaires, ils se seraient exilés dans l'Himalaya, érables compris. Jeanne est depuis longtemps préparée pour l'aventure et, sa mère portée disparue avec son oncle, elle partira à sa recherche, la première occasion venue. Nous resterons avec Rachel, rentrée à Londres, et sa mère

Pearl, qui est vraiment une perle, douce et ferme, à chercher d'autres pièces du puzzle de cette famille de Boutin et de l'hypothétique «Boutinistan», pour remplir les trous entre les billets énigmatiques de Jeanne dans son voyage erratique, jusqu'à ce qu'enfin, Jeanne fixe un rendez-vous à sa cousine, aux frontières de l'Inde. Alors, toutes les pièces du casse-tête tomberont en place.

Quelle extraordinaire aventure! Presque pas croyable. Mais Gisèle Ville-neuve sait tenir son lecteur en haleine, l'attacher à ces personnages fantasques, comme Jeanne et Flora, ou séduisants, comme Rachel et sa mère. Elle nous fait embrasser leur vision, leur obsession magnifique. Délicatement, mais efficacement, elle nous fait dépasser l'exotisme dont elle sait pourtant faire miroiter toutes les facettes, parce que c'est ça l'aventure pure et dure qui mène parfois à la mort. Tout m'apparaît si parfaitement réussi dans cette œuvre que je m'étonne encore qu'il s'agisse d'un premier roman.

Des personnages sur quatre roues

Le petit roman de Josette Labbé m'a d'abord paru difficile à avaler. J'étais au début mal à l'aise devant la misère morale de ces personnages. Je les voyais bien plausibles pourtant. Je trouvais les dialogues obtus, comme s'il n'y avait pas de raison qu'ils le soient. Je me disais que ces gens-là paraîtraient bien exotiques à mon francophone d'ailleurs. Puis mes réserves sont tombées. Je n'en ai gardé qu'une : ce manuscrit aurait dû être corrigé avant la publication. Des mots mis entre guillemets comme si ça leur ajoutait quelque chose, «et» entre



virgules, etc. Des maladresses. Par contre, un récit tricoté serré qui, sans complaisance pour ses personnages, nous fait vivre une douce journée d'octobre dans la vie de la famille Morin. Chez ceux-là, on s'aime comme on peut, c'est-à-dire assez mal. Ne trouvant pas les mots pour le dire, on s'engueule et ça sort dru. On n'a pas droit au rêve dans cette vie-là sauf quelquefois, quand on roule en auto. Dans le vide de la route, on réfléchit, peut-être même qu'on rêve que ça pourrait être mieux, on se réconcilie avec le monde et cette belle journée d'octobre. Manon, la fille de Claudette et de Jean-Paul, est enceinte et sa mère lui envoie de l'argent pris à même ses économies pour qu'elle se fasse avorter. Elle le cache à son mari. Manon s'achète plutôt un «bazou» avec l'argent. Elle veut garder l'enfant et, ça non plus, sa mère ne le prend pas. L'incompatibilité vient de très loin entre Claudette et sa fille. René, le fils sans travail, vole une voiture, sa part de rêve à lui, pour quelques heures. Sans savoir que c'est la voiture de sa belle-sœur Catherine qui ne savait pas que son mari la trompait un peu, bien qu'elle le trompât un peu aussi. Et puis, il y a la grand-mère Éva-Rose qui a l'air un peu sotte mais qui n'est que perdue, en voyage organisé à New York. Elle qui n'a connu que les petites violences de l'amour en connaîtra l'unique douceur en en demandant pardon à tous les saints du ciel. Josette Labbé est une excellente conteuse et, l'air de n'y pas toucher, avec des mots simples et drus, elle ménage à chacun dans cette journée un moment de rédemption, un geste de bonté, un peu de fantaisie.

À la fin de cette journée, Jean-Paul mourra d'une crise cardiaque à l'hôpital. Il y est entré sans le dire à Claudette, pour subir des examens. Avant de mourir, il aura eu le temps de trouver un peu de sens à sa vie et de s'offrir une singulière incartade. Ces pages-là sont très belles. Manon aura son enfant quand Claudette aura pu la rejoindre enfin. Une mort, une naissance. Pour que la vie continue, que l'amour se dise mieux un jour, peut-être. □

Bibliographie

- Il y aura toujours des printemps en Amérique de Louis-Martin Tard, Montréal, Libre expression, 1987, 494 p.
 Les Filles de Caleb d'Arlette Cousture, Montréal, Québec/Amérique, 1987, Tome I 528 p., Tome II, 790 p.
 Au nom du Père et du Fils de Francine Ouellette, Montréal, La presse, Tome I 627 p., Tome II, 597 p.
 Maryse de Francine Noël, Montréal, VLB éditeur, 1983, 535 p.
 Myriam première, *ibidem*, 1987, 532 p.

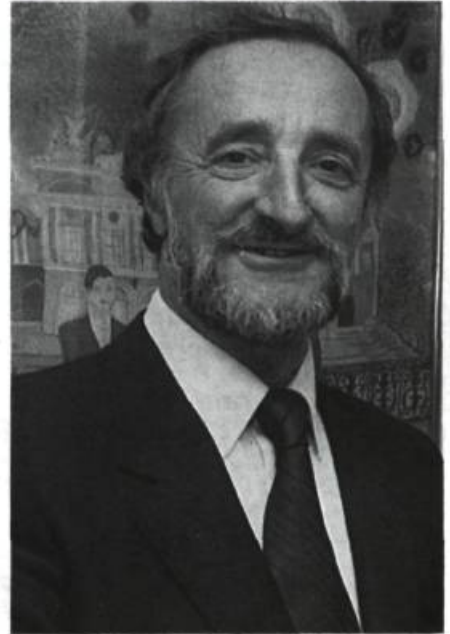
Du roman policier au roman de mœurs

Notre-Dame du Colportage de Georges Cartier, Montréal, Guérin littérature, 1987, 286 p., 14,95\$.

Après avoir publié plusieurs recueils de poèmes et un roman intitulé *Le Poisson pêché* (Cercle du Livre de France, 1964), Georges Cartier récidive en signant un roman plutôt remarquable.

Notre-Dame du Colportage, où colportage est la déformation humoristique de Portage, se réduit difficilement à un genre romanesque particulier. Disons, d'entrée de jeu, que le texte est construit selon le modèle des romans policiers, certains y verront un polar, et que l'intérêt réside à la fois dans l'intrigue, fort habilement menée, et dans l'écriture des différents morceaux du puzzle qui finissent par nous reconstituer l'entièreté du drame. À cela s'ajoute le portrait fidèle de la vie dans un gros village, pendant les années trente, en banlieue de Montréal.

En août 1939, une jeune fille de quinze ans, belle, déjà aguichante, disparaît du presbytère de son oncle, curé du village, où elle venait habituellement passer ses vacances. Elle s'appelle Marie-Laure Pelletier, ou Maria, selon les narrateurs. S'agit-il d'une fugue, d'un enlèvement, d'un meurtre? Les mauvaises langues se délient pour blâmer l'adolescente qui n'aurait reçu que ce qu'elle méritait pour avoir promené sous les yeux de tous son insolente beauté. Ajoutons, pour corser le récit, que le curé accueillait sa nièce dans l'unique but de la soustraire à la mauvaise influence de sa mère, qu'il jugeait indigne et parfaitement dévergondée, et qu'au moment du drame il se trouvait lui-même absent, remplacé provisoirement dans ses fonctions par l'abbé Tousignant, un jeune enseignant du collège aux allures de saint. Peu de temps après, surviendra l'incendie inexplicable d'une ferme, et l'on trouvera l'abbé pendu dans sa chambre... mais nulle trace de la belle Maria. La triple enquête commence.



Georges Cartier

Tout cela aurait un intérêt moyen si la forme du roman ne venait subvertir l'enquête policière traditionnelle. Ici, l'enquêteur principal n'est nul autre que le nouveau notaire du village, Jules Beauchamp, célibataire endurci, secrètement amoureux de Maria, et plus tard de Marie-Madeleine, mère de Maria «qui lui ressemble tant qu'en fait elle pourrait être Maria, qu'elle est Maria, soudain grandie, soudain belle de ses trente-cinq ans» (p. 115). Amoureux de Maria-Marie-Madeleine donc, mais surtout de ses petits cahiers où il consigne patiemment ses observations sur les gens du village et ses rêves de devenir romancier.

C'est donc à lui que, souvent, l'auteur-narrateur cèdera la narration, puisqu'il aura été contemporain des événements, au cœur de ces événements, et que l'auteur pour sa part doit se contenter de divers témoignages et des cahiers du notaire qu'il découvre à la bibliothèque du collège, vingt-cinq ans après la mort de ce dernier.